

Pour Anne, Irène, Julien, Victor et Joséphine.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La philosophie contemporaine a depuis Kierkegaard dégagé et affirmé l'existence en tant qu'*existence essentielle*. L'existence n'y est plus ce qu'elle était pour la philosophie classique, réalisation seconde, exposée aux autres, dans le temps, d'une essence toujours déjà là, en soi, hors temps. Elle est dorénavant relation essentielle à l'Autre en tant qu'il surgit, qu'il est supposé lieu de la vérité et qu'à son profit celui qui *ex-siste* renonce, comme fausse, à l'identité qu'il s'était constituée, sans Autre. Et une relation où l'on doit recevoir imprévisiblement de cet Autre de quoi constituer une identité nouvelle et vraie – et cela parce qu'il est supposé, en tant que lieu de la vérité, « exister » suprêmement, être en relation, quant à lui, à son Autre, à tout Autre.

Mais, aux yeux de la philosophie contemporaine qui l'a introduite contre la tradition philosophique et l'opinion commune, l'existence essentielle est toujours d'abord rejetée par l'homme qu'elle constitue pourtant. Et ce rejet caractérise l'existence en l'homme comme toujours d'abord *finitude radicale*. Finitude « radicale », parce qu'il n'a pas voulu originellement – il n'est pas origine, il est *fini* – cette existence par laquelle il doit renoncer, comme fausse, à l'identité qu'il s'était fabriquée; et parce qu'existant, et donc *libre*, il tente de maintenir cette identité illusoire et rejette l'existence. Par cette finitude l'homme rejette ce qui pourrait, venant de l'Autre, lui permettre de constituer une identité vraie : cette finitude est ainsi, dès Schelling, volonté du mal pour le mal; chez Kierkegaard, désespoir; chez Heidegger, déchéance; chez Freud, pulsion de mort; et Levinas la suppose quand il proclame que *Nul n'est bon volontairement*. À cette finitude l'homme ne peut s'arracher par lui-même (impossible dès lors qu'il y a existence essentielle), il ne peut l'être, sans

qu'elle soit en rien éliminable (elle est à sa « racine »), que par un Autre au-delà de toute finitude humaine, par un Autre absolu qui appelle l'homme à assumer son existence : Autre absolu que Kierkegaard et Rosenzweig appellent franchement Dieu ; Heidegger, l'Être ou l'*Ereignis* (Événement appropriant, donnant à l'homme son propre) ; Levinas, l'Infini et Dieu ; Lacan, le Grand Autre ou l'Autre absolu.

Or la finitude radicale produit d'abord, et tend à produire toujours à nouveau, le monde sacrificiel du *paganisme*. Car elle ne concerne pas l'homme seulement comme sujet individuel, mais toujours aussi comme sujet social. Sujet social s'accordant avec les autres membres d'une collectivité pour former un monde dans lequel soit empêchée toute possibilité pour quiconque d'affronter et d'assumer l'existence (avec sa finitude radicale), un monde offrant des modèles à suivre pour chacun. Ce monde se caractérise par la violence collective exercée contre quiconque pourrait tenter (et chacun en principe le doit) un tel affrontement et une telle assumption. Violence réelle exercée contre une victime (c'est la « *part maudite* » dont parle Bataille). Et ce monde est dès lors organisé non pas selon une loi de l'Autre absolu originel, mais d'un Autre absolu ou idole que les hommes se fabriquent (c'est le Surmoi de la psychanalyse, dont Lacan dit qu'il est « *haine de Dieu, reproche à Dieu d'avoir si mal fait les choses* »), Autre absolu faux qui n'a pas d'Autre, qui ne fait pas de l'homme son Autre et auquel la victime est mensongèrement (car il n'y a là que haine) offerte en sacrifice.

Le paganisme, par quoi commencent les sociétés humaines et qui les menace toujours, ne peut être mis en question que par l'acte imprévisible qu'est la *Révélation* de l'Autre absolu vrai par quoi il se montre comme n'étant pas la divinité idolâtrique, ne demandant pas de sacrifices et appelant au contraire les hommes, comme *individus*, au-delà de tous modèles sociaux, à assumer leur existence. Acte que Rosenzweig articule lumineusement avec la *Création*, puisqu'il les libère du rejet dans lequel ils s'étaient emprisonnés, et avec la Rédemption, quand ils auront institué un monde où chacun pourra, sans menace

sacrificielle, assumer ainsi l'existence, monde qui devra être confirmé rationnellement par le *savoir philosophique*. La Révélation avec l'*élection* qu'elle suppose de la part de l'Autre absolu, avec son appel à revouloir l'existence, devait d'abord être accueillie par un peuple, mais par un peuple aussitôt rejeté sacrificiellement par tous les autres. Ce fut l'avènement du judaïsme. En soi universelle, la Révélation devait être effectivement universalisée et donc reprise dans une nouvelle intervention de l'Autre absolu mettant en question expressément la violence sacrificielle comme haine de Dieu. Et en même temps la pardonnant aux hommes pour autant qu'ils la limitent à des formes laissant place à l'acceptation de l'existence par l'individu. Ce fut l'avènement du christianisme, avec la *grâce* en deçà de l'*élection* mais, elle, n'appelant à rien. De là la diffusion très vaste, dans l'univers, de l'enseignement éthique de la Révélation, avec la menace toujours d'une falsification de la grâce, qui ne reste vraie que si elle s'accomplit en *élection*. De là donc le développement de l'histoire avec les progrès du droit, mais aussi les régressions païennes toujours possibles. Jusqu'à l'extrême absolu de l'Holocauste, quand la violence sacrificielle vise à faire disparaître le peuple porteur du Message. Après l'Holocauste, avec les actes du peuple juif fondant l'État d'Israël et du monde historico-chrétien assurant à cet État la reconnaissance internationale, la fin de l'histoire peut sembler avoir été atteinte; la finitude inéliminable de l'humain avoir été reconnue et assumée autant qu'elle devait l'être; le conflit prétendu éternel par Rosenzweig entre judaïsme et christianisme avoir été résolu par une reconnaissance réciproque, implicite ou explicite; le monde juste pouvoir être définitivement établi sans plus aucune institution sacrificielle; et la philosophie, apparue dans le prolongement de la Révélation juive, pouvoir apporter à ce monde la confirmation de son savoir absolument rationnel.

La philosophie contemporaine toutefois est prise, dès lors qu'elle *affirme* l'existence essentielle, dans une contradiction *fondamentale* à laquelle il semble qu'on ne puisse échapper. Car, posant l'existence comme relation essentielle à l'Autre, avec la finitude radicale, elle considère qu'elle doit ne faire que *supposer* et bien plutôt taire l'autonomie nouvelle, créatrice, rendue possible par l'Autre – autonomie nouvelle qui eût pu être principe d'un savoir nouveau. Que, sinon, elle se contredirait (ce prétendu savoir ne serait qu'une variante du savoir traditionnel ou ordinaire, sans place pour la finitude radicale). Et que cela conduirait à des catastrophes. Et, de fait, quand certains philosophes se décident à *affirmer* pareille autonomie et, *supposant* certes l'existence essentielle et la finitude radicale, les taisent pour ne pas se contredire eux non plus, ils débouchent sur des catastrophes ou sur l'impuissance. Ainsi, pour les catastrophes, Marx avec les régimes communistes et le Goulag (ou la Révolution culturelle, etc.), Nietzsche avec les régimes fascistes et nazi et l'Holocauste; et, pour l'impuissance, Husserl avec l'illusion de la conscience constituante et le scientisme. Mais même la « pensée de l'existence », celle qui affirme existence et finitude radicale et qui voulait échapper à la contradiction, s'y laisse prendre. Car elle est amenée à rejeter ce qui pourrait fixer socialement, et donc réellement, ce qu'elle a voulu affirmer : Kierkegaard en rejetant la philosophie, Heidegger en commençant par l'affirmer mais en décrétant en dernier ressort sa fin, Levinas en la réaffirmant contre Heidegger mais en rejetant tout savoir philosophique posé comme tel. De là ou une abstention politique ou une complaisance pour les pires régressions néo-païennes ou une impuissance politique face à elles.

Or cette contradiction fondamentale se résout selon nous dès lors que la philosophie reprend l'*inconscient* tel qu'il a été affirmé par la psychanalyse, y montre l'essence de l'existence et en fait le principe du *savoir philosophique*. Car l'affirmation de l'inconscient par la psychanalyse introduit à un travail, celui de la cure, où, pour faire advenir le sens refoulé,

le patient-analysant doit laisser venir sans les juger, si vides de sens semblent-elles, toutes les paroles et pensées qui tournent autour. Paroles et pensées qui sont à chaque fois des manifestations tant du sens refoulé que du refoulement de ce sens, tant de l'existence essentielle rejetée que de la finitude qui la rejette. Jusqu'à ce qu'une interprétation survienne, que le sens refoulé se noue, que l'identité de l'existence se recrée. Cet inconscient est dit d'abord ne pouvoir être affirmé que dans le cadre de la psychanalyse, du discours psychanalytique selon Lacan. D'un discours qui n'est pas celui de la philosophie et qui bien au contraire la récuse ; qui ne pose aucune essence et qui se présente comme le seul, parce qu'il lui dispense sa grâce, à permettre à celui auquel il s'adresse de reconstituer librement la vérité qu'il lui présente. Reste qu'une grâce certes différente mais équivalente nous semble pouvoir être affirmée qui est la propre de la philosophie, du discours philosophique. Grâce dispensée non plus au sujet individuel (le patient-analysant), mais au sujet social qui tient l'un des discours fondamentaux. Et par laquelle la philosophie reconnaît ne pas pouvoir par elle-même lui faire passer son savoir qu'il doit avoir déjà reçu de l'Autre absolu à travers toutes les grandes religions dans lesquelles se donne cet Autre.

Mais le savoir philosophique ne peut être un véritable savoir que s'il a une objectivité effective, universellement reconnue. Ce qui ne peut être mis en lumière, dès lors qu'on affirme l'existence, que dans le *langage* qui n'est plus expression seconde, inessentielle, de la signification et de la pensée, mais *signifiante originelle produisant la signification*. Ce qu'ont dit, entre autres, Rosenzweig, Heidegger, Benjamin, Lacan et Levinas. Certes la *philosophie analytique* de tradition anglo-saxonne a voulu établir dans le langage l'objectivité du savoir. Mais uniquement du savoir de la science, à l'exclusion de la philosophie, *a fortiori* de celle qui affirme l'existence. Ainsi pour Frege et Russell, et plus tard Quine, qui ont élaboré un langage logique pour la science. Et même Kripke qui prend pourtant le langage tel qu'il se donne couramment. Mais les analyses du langage

proposées par la « philosophie analytique » ont été critiquées par Wittgenstein qui y a montré l'effacement de ce qui, dans le langage, est, explicitement pour nous sinon pour lui, vérité existentielle. Critique directe de Frege et Russell, au nom de la proposition élémentaire. Critique à l'avance de Quine au nom des jeux de langage, et de Kripke au nom de l'institution d'un jeu de langage nouveau. Wittgenstein rejoint alors, par ses analyses, celles, affirmant explicitement l'existence, de Kierkegaard, Heidegger, Levinas et Lacan – lequel reconnaît avec la métaphore l'autonomie créatrice dans le langage, mais en excluant que pareille autonomie réelle se retrouve dans le discours philosophique.

Il n'y a donc plus pour nous qu'à montrer qu'une semblable *métaphore* peut être présente dans le discours de la philosophie. Elle ne sera certes pas, comme l'habituelle métaphore poétique, ce qui – pour autant qu'on suit jusqu'au bout l'identification qu'elle propose, assume jusqu'au bout la contradiction qu'elle introduit – élève l'objet ordinaire à la dignité et surtout à la consistance de la Chose. Elle fera advenir dans l'objet non plus la Chose, mais ce qui la pose, l'*essence*. Ainsi, on le verra, pour la *métaphore de l'être*, qui fait entrer dans le langage du savoir philosophique; pour la *métaphore du concept*, qui permet de former les propositions de ce savoir; pour la *métaphore de la raison*, qui en installe le système. De là cet ouvrage avec ses trois livres : I. Du nom comme sceau de la Création à la philosophie comme savoir de l'existence; II. Du concept comme sceau de la Révélation aux propositions du savoir philosophique; III. De la raison comme sceau de la Rédemption au système du savoir philosophique.

PARTIE I

L'EXISTENCE DANS
LE LANGAGE.
DU NOM AU DISCOURS
PHILOSOPHIQUE

